

65^e anniversaire de la fin de la deuxième guerre mondiale

Mesdames et messieurs,

Nous sommes réunis aujourd'hui pour le soixante-cinquième anniversaire de la reddition de l'Allemagne nazie et de la victoire des forces alliées. **Comme chaque année, cette cérémonie nous donne l'occasion de revisiter la page la plus meurtrière de l'histoire de l'humanité et d'essayer d'en dégager des enseignements, des réflexions, un regard sur le monde et les hommes.** Dans cet état d'esprit, je proposerai prochainement au conseil municipal d'honorer trois figures de la Résistance en donnant leur nom à trois rues et squares de notre ville. **Sabine Zlatin, Germaine Tillion et Serge Ravanel sont trois grands témoins de la deuxième guerre mondiale. Par leurs itinéraires individuels différents, ils incarnent plusieurs réalités de la France combattante et du courage.**

Sabine Zlatin a été la directrice de la maison d'Izieu. Absente le 6 avril 1944, jour de l'arrestation des quarante-quatre enfants de la colonie, des animateurs et de son mari, elle a pu échapper à la déportation. Un an plus tard, elle est chargée de l'accueil des déportés à l'hôtel Lutétia à Paris. Quarante ans après, elle a apporté son témoignage au procès de Klaus Barbie. Germaine Tillion, quant à elle, était membre du réseau du musée de l'Homme à Paris. Dénoncée, arrêtée, elle a été déportée à Ravensbrück où elle a vu mourir sa mère. Toute sa vie, cette ethnologue à la personnalité éclatante, spécialiste de la vie dans les Aurès, a combattu les régimes totalitaires et s'est levée contre la torture, notamment durant la guerre d'Algérie. Enfin Serge Ravanel a fait partie des élèves polytechniciens dont l'école s'était repliée dans notre agglomération. C'est là qu'en 1942, il est devenu membre de Libération sud puis qu'il a participé à la création des Mouvements unis de la Résistance. Dans ses mémoires, il explique avoir habité le quartier des Gratte-ciel à cette période. Arrêté et évadé à plusieurs reprises, il a ensuite dirigé les corps francs de la région de Toulouse dont il a participé à la libération.

» Les espaces publics, qui porteront les noms de Sabine Zlatin, Germaine Tillion et Serge Ravanel, sont situés dans le quartier de la Poudrette. A quelques pas de là, en 1932, le Conseil municipal de Villeurbanne, présidé par Lazare Goujon, s'était livré à un exercice similaire en donnant à deux voies nouvelles, les noms du Caporal Maupas et du Caporal Morange. C'était alors un acte politique d'engagement intervenu à l'issue d'une campagne menée pour la réhabilitation de ceux que l'on a coutume d'appeler «les fusillés pour l'exemple». En y joignant les noms de Louis Pergaud, de Séverine, de Gustave Stresemann, les élus de l'époque avaient ainsi marqué ce quartier naissant du souvenir de la première guerre mondiale. **C'est ce que nous ferons à notre tour, avec ces trois grands témoins du deuxième conflit mondial, avec la volonté de montrer, aux générations qui n'ont pas connu la guerre, le sacrifice accompli par leurs prédécesseurs.**

Les trois personnalités, dont nous mettrons l'engagement en exergue, incarnent l'espoir. Si elles ont approché la mort, si elles ont vu mourir leurs proches, si elles ont dû affronter le drame de la disparition, elles ont survécu à la violence. Et toutes les trois, dans leur vie d'après la guerre, dans des destinées différentes, elles n'ont eu de cesse de faire vivre ce qui avait été au cœur de leur combat, ravivant en permanence leur esprit de résistance. Même le temps semble leur avoir accordé une douce vengeance. Sabine Zlatin est morte à 89 ans, Germaine Tillion s'en est allée à 101 ans et Serge Ravanel, l'an dernier, s'est éteint à 89 ans lui aussi : quel magnifique pied de nez à la guerre et à la barbarie ! Leur inscription sur le plan de la ville, autrement dit leur présence dans notre quotidien, sera un signal, une voix, un encouragement. **Il y aura des habitants qui ne sauront pas et qui interrogeront. Ainsi se transmettra la mémoire, par petites touches d'expression, dans la simplicité de l'énonciation d'une adresse.**

Les cérémonies du 8 mai coïncident cette année avec la fête du livre jeunesse qui a pour thème «Résister». Nous accueillons des auteurs et des illustrateurs dont les ouvrages en déclinent les facettes, au présent et au passé. L'exposition du Rize, consacrée au travail de Gilles Rapaport sur la déportation et la Shoah, soulève question, tristesse, émotion. Il nous emmène à la rencontre d'Ita-Rose Halaunbrenner, femme blessée, femme de courage aussi. Originnaire de Pologne, elle avait rejoint son mari Jacob un peu avant la guerre à Paris.

Après onze mois d'internement dans les camps français de Nexon, Rivesaltes et Gürs, ils s'étaient installés avec leurs enfants rue Pierre-Loti à Villeurbanne. Mais à la fin 1943, Jacob Halaunbrenner est emprisonné par la gestapo, torturé et tué. Léon, l'aîné des enfants, arrêté avec son père, est déporté à Auschwitz où il meurt. Les deux petites filles, Mina et Claudine, hébergées dans la maison d'Izieu, font partie des quarante-quatre enfants raflés. Elles ont péri à Auschwitz, comme leur grand frère, gazées quatre jours après leur arrivée début juillet 1944.

» C'est dans la clandestinité qu'Ita-Rose Halaunbrenner et ses deux autres enfants trouveront refuge. A-t-elle réussi à surmonter son malheur en s'associant à Beate et Serge Klarsfeld dans leur traque des nazis ? Elle se rendra à La Paz en Bolivie pour dénoncer la présence de Klaus Barbie, l'assassin de son mari et de ses enfants. L'exposition, que je vous invite à découvrir, s'inscrit dans ce travail pour la connaissance et la mémoire qu'accomplit notre ville. **Ces pages de vie, qui nous révoltent autant qu'elles forcent notre admiration, participent à la construction d'un monde meilleur. Elles éveillent notre vigilance. Elles nous encouragent à observer le présent avec plus de clairvoyance que nous ne l'aurions fait si nous n'avions rien su.**

Ce qui nous réjouit quelquefois, c'est de voir que nous ne sommes pas seuls à entreprendre ces initiatives. Je conduisais, il y a quelques jours, une délégation villeurbannaise en Arménie et dans le Haut-Karabagh. A l'approche des cérémonies de la capitulation de l'Allemagne nazie, qui ont lieu le 8 mai en France, le 9 mai dans l'ex-Union soviétique, les enfants se préparaient pour ce grand rendez-vous. Là-bas, chaque année, les fêtes d'écoles, de quartiers, de villages accompagnent les défilés militaires. Avec ces pays dont nous sommes éloignés géographiquement, nous partageons non seulement la mémoire de ce grand conflit, mais aussi la volonté de le faire vivre par-delà les temps.

Ce souvenir, commun et vivace, témoigne de la dimension planétaire de la deuxième guerre mondiale qui a frappé tous les continents. Il en rappelle aussi la démesure avec plus de 50 millions de morts, 35 millions de blessés, 3 millions de personnes disparues, frappant, certes des militaires mais, aussi et surtout, des civils. Ils ont été victimes des bombardements, des rafles, des déplacements de populations, d'exécutions sommaires et de génocide. Jamais, par le passé, un conflit n'avait donné lieu à pareils déchaînements, c'est-à-dire à une guerre totale, conjuguant destruction et extermination.

Cette histoire, nous la traînons comme un fardeau. Même quand nous ne l'avons pas vécue, elle heurte notre conscience avec sa cruauté aveugle, elle nous empoisonne avec ses questionnements qui demeurent sans réponses. Quand vient la question du pourquoi, ni les témoins, ni les historiens, ni les psychanalystes ne répondent complètement. **C'est peut-être là que se poursuit l'œuvre de résistance, dans notre capacité à rechercher encore et toujours l'explication, à entendre et lire les récits, à installer le souvenir comme une ultime revanche.**

Jean-Paul Bret

maire de Villeurbanne